

FRANK ANDRIAT

« *Le silence m'amène à l'émerveillement* »

Professeur de français à Schaerbeek, Frank Andriat est aussi écrivain, sensible à une approche spirituelle de la vie.



Frank ANDRIAT, *Reçois et marche*, Paris, Desclée de Brouwer, 2011.
Prix: 14 € -10% = 12,60 €.

Schaerbeek où vous vivez depuis votre enfance est une commune qui vous a un peu façonné ?

– J'y ai passé mon enfance chez mes grands-parents maternels, avec ma mère et mon frère. C'était après le départ de mon père qui a quitté ma mère quand j'avais un an et que je n'ai retrouvé qu'à près de 40 ans. Mais j'ai vécu dans un milieu familial aimant. Schaerbeek, par la multiculturalité qu'on y rencontre, m'a fait aussi réfléchir dès mon enfance sur l'autre, la différence. Cela m'a inspiré dans mon travail d'écrivain.

– L'athénée de quartier où vous avez été élève et plus tard professeur de français a été un univers important pour vous ?

– Oui, cet athénée colle à ma peau. J'y suis rentré à 12 ans, jeune adolescent, plein de sensibilité avec une maman qui n'était pas en bonne santé. J'ai dû assumer pas mal de choses. J'ai eu une passion pour les livres et j'ai rencontré de bons professeurs attentifs. Deux d'entre eux, Jacques Crickillon et André Doms, étaient écrivains. Ils m'ont révélé que par la littérature, on pouvait découvrir le monde, plus grand que soi à travers les autres et ce qu'ils écrivaient.

– Du plaisir de lire, vous êtes passé à celui d'écrire ?

– Je lisais Bob Morane et les livres qu'il fallait lire pour l'école. J'étais très timide à l'époque et un peu renfermé. J'ai découvert que je pouvais exprimer mes émotions et mes sentiments à travers l'écriture. Avec des copains, nous avons créé une revue au sein de l'école, rencontré des écrivains comme Maurice Carême, Thomas Owen, d'autres encore, des personnalités très généreuses et accueillantes qui ont été déterminantes et éclairantes.

– Pas surprenantes alors, les études de philologie romane à l'ULB et puis trente-deux ans d'expérience d'enseignant...

– Le plus beau, dans ce métier, c'est qu'on peut transmettre de l'humanité, des émerveillements à travers les savoirs ou les textes étudiés. J'explique aux élèves des parcours de vie d'écrivains qui ont vécu des passions, se sont révoltés et dont les livres sont le reflet. Ce chemin de vie peut rencontrer celui des élèves. Ils y sont réceptifs.

– Vous avez vu l'évolution du public scolaire à Schaerbeek de plus en plus d'origine étrangère...

– C'est un défi, mais un défi passionnant. Il y a évidemment des difficultés avec des

enfants qui arrivent parfois sans connaître le français et les inscriptions obligatoires de ce genre d'étudiants.

– Vous avez écrit beaucoup de livres, de romans pour la jeunesse. Une littérature de conviction et d'engagement ?

– Habitant à Schaerbeek, on est obligé de se poser des questions sur son positionnement social. J'ai eu un réel succès avec *Le Journal de Jamila* en 1986, livre engagé contre le racisme qui a été très vite lu dans les écoles. J'entendais mes étudiantes maghrébines qui me disaient: «*Quand on rentre en vacances au Maroc, on se fait traiter de sale Belge et quand nous sommes en Belgique, on nous traite de sale Arabe. Qui sommes-nous et comment pouvons-nous nous construire en étant rejetés de partout et n'ayant pas d'identité?*» Ces réactions ont amené ce coup de cœur. J'ai commencé à écrire sans penser au public auquel je m'adressais. J'en ai écrit d'autres. J'ai été alors catalogué d'écrivain pour adolescents, mais je m'adresse aussi à d'autres publics.

« Dieu n'est plus vu sereinement. Par contre, cette intimité, cette relation en soi, quand on se sent dépassé par plus que soi, tout le monde peut l'avoir. »

– Dans vos trois derniers ouvrages, Avec l'Intime, Pont Désert et Reçois et marche, il y a coup sur coup une veine d'écriture à connotation nettement spirituelle. C'est nouveau ?

– Le regard poétique sur la vie, je l'ai toujours eu. Mais je me suis de plus en plus intériorisé avec l'âge. Mon engagement à l'école et dans la commune est toujours là, mais j'ai aussi cet émerveillement intérieur par rapport à la vie dont j'ai pris progressivement conscience qu'elle ne se résumait pas à nous, à nos petits soucis, gains et échecs. Il y a eu des rencontres, des lectures, des auteurs découverts comme Christian Bobin. J'ai fait des retraites en silence qui m'ont amené au silence intérieur et à plus grand que moi qu'on peut nommer comme on veut. C'est un regard vers un Autre qui me dit: «*Tu existes*» et auquel je réponds...

– Chaque parcours spirituel est particulier...

– Je viens d'un milieu modérément chrétien. Ma mère voulait m'inscrire au cours

de religion catholique, mais comme on lui a dit que les enfants comme moi qui n'allaient pas à la messe n'étaient pas souhaités, en réaction, elle m'a inscrit au cours de morale. J'ai fait tout un parcours en morale laïque sans me poser la question de Dieu durant mon enfance, mon adolescence, ni à l'ULB. Début 1990, j'ai participé à un groupe de développement personnel. Cela m'a beaucoup apporté, mais dans ce type d'approche, tout est ramené à soi, à l'égo. J'ai découvert qu'il y a plus que cela, le respect, l'émerveillement qu'on doit à ce qui nous dépasse. C'est premier. Lors d'une retraite dans un foyer de charité à Besançon, j'ai vraiment découvert en moi cet Autre qui est plus grand que moi que j'ai appelé l'Intime pour ne pas mettre le mot Dieu qui tire tellement de casseroles, donne des boutons à certains et évoque l'inquisition, les talibans. Dieu n'est plus vu sereinement. Par contre, cette intimité, cette relation en soi, quand on se sent dépassé par plus que soi, tout le monde peut l'avoir.

– Dans Avec l'Intime, n'apparaît pas une appartenance ou un lien avec une Église particulière ?

– Je préfère parler de mon appartenance spirituelle à notre humanité. J'ai le sentiment que ce n'est pas toujours bien quand on met d'abord une étiquette sur quelqu'un. Je l'ai appris notamment ici à Schaerbeek.

– Il y a un mot qui revient souvent chez vous, c'est «*émerveillement*».

– Oui et aussi le silence. C'est le silence qui m'a amené à l'émerveillement. Je crois qu'il y a un élan d'amour créateur. Vous pouvez l'appeler Dieu. Cet élan est merveilleusement retranscrit dans les paroles de Jésus. Il peut y avoir la mort, la maladie. Ça fait partie de la vie. Je ne crois pas au Dieu superman qui va tout régler, qui nous enlève notre liberté.

– Quelles sont les figures spirituelles qui vous inspirent ?

– Dans notre culture et notre tradition, la figure de Jésus, bien sûr. Il y a vraiment dans les évangiles le mystère de la vie et de notre relation à l'Autre. Les paraboles sont des leçons de vie, dans le concret. Elles peuvent être inspirantes.